

## Philibert Commerson à Madagascar et à Bourbon

---

Par Jean-Paul Morel

En nous appuyant sur notre documentation, nous suivrons Commerson depuis son arrivée à l'Isle de France, jusqu'à sa mort en cette même île, le 13 mars 1773. Nous nous intéresserons particulièrement à ses deux séjours hors de cette colonie, l'un à Madagascar, l'autre à l'île Bourbon, en nous appliquant à préciser ses déplacements sur lesquels subsiste un grand flou. Ce point de vue resserré justifie la présence de cette étude parmi les missions scientifiques initiées depuis l'Isle de France.

\*

### Abréviations utilisées dans les références :

Lalande : *Eloge de M. Commerson* par M. de La Lande. Extrait du *Journal de physique* de l'abbé Rozier. 1775.

Cap : *Philibert Commerson, naturaliste-voyageur*. Etude biographique. Par Paul-Antoine Cap, 1861.

Montessus : *Martyrologie et biographie de Commerson, ...* par le docteur F. B. de Montessus. 1889

Jeannine Monnier : *Philibert Commerson Le découvreur du Bougainvillier*. Edit. Assoc. St-Guignefort, 1993

\*

### Philibert Commerson, naturaliste à l'Isle de France

Philibert Commerson avait participé au voyage autour du monde avec Bougainville en tant que naturaliste de l'expédition. Au mois de novembre 1768, lors de l'escale à l'Isle de France de *la Boudeuse* et de *l'Etoile*, Commerson était resté dans cette colonie.<sup>1</sup>

Commerson a évoqué dans de nombreuses lettres les raisons qui l'avaient amené à rester à l'Isle de France, voici l'explication la plus circonstanciée :

« Arrivé à l'Isle de France, Monsieur Poivre y réalisa la menace honnête qu'il m'avait faite à Paris de m'arrêter à mon passage, pour m'engager à défricher l'histoire naturelle du pays ; il se trouva, de plus, armé d'une invitation du ministre tendant à la même fin. Bien loin cependant d'abuser de tous ses avantages, il se contenta d'électriser mon libre arbitre, par des motifs auxquels il savait bien que je résisterais à peine : je veux dire par l'intérêt de la chose même, le mérite de faire un ouvrage plus directement relatif à l'utilité de mes compatriotes, etc. ... Me protestant en même temps qu'il était incapable d'abuser des conditions dures que l'on m'avait faites, il m'offrit en dédommagement sa maison et sa table ; mais ce qui valait mieux que tout cela encore, l'amitié présida au traité ; je le signai. »<sup>2</sup>

Dès son arrivée, il avait été prévu qu'après l'Isle de France, il poursuivrait par Madagascar ; à peine débarqué, il écrivait :

---

<sup>1</sup> Base docu=> 15 novembre 1768 – Bougainville. Autorisation donnée à M. Commerson de débarquer. (*L'étoile* sur laquelle se trouvait Commerson mouilla hors du port, le mercredi 9 novembre, à 6 h. du soir.)

<sup>2</sup> Base docu=>Le 1<sup>e</sup> mai 1772 - Commerson à Le Monnier.

Autre citation sur le même sujet : « lorsqu'étant arrivé à l'Isle de France, j'y trouvai M. Poivre, intendant qui, d'après les vœux qu'il avait fait approuver au Ministère d'y faire défricher l'histoire de ce pays aussi très peu connu, me sollicita si instamment d'entrer dans cette nouvelle carrière que je ne pus y résister, surtout par la perspective flatteuse que ce nouveau travail allait être d'une utilité plus particulièrement relative à mes compatriotes que tous ceux que j'avais encore exécutés jusqu'alors » ( Base docu=>17 octobre 1772 - Commerson au ministre). Également Montessus, p.124.

« j'y ai trouvé M. Poivre, intendant de l'Isle de France, chargé de la part du ministre de me faire toutes les instances possibles pour m'y arrêter et m'envoyer sur la fin d'avril continuer mes observations sur la grande île de Madagascar, où l'on prétend former de nouveaux établissements »<sup>3</sup>

Au printemps suivant, il herborisait toujours par monts et par vaux dans la colonie mauricienne, mais son projet de se rendre à Madagascar était toujours d'actualité. Le 25 février 1769 il écrivait : « Il est toujours déterminé que je passerai à Madagascar dès que la saison des épidémies qui y règnent actuellement sera passée. »<sup>4</sup>. Il y avait une époque de l'année, de décembre à mai, où il était fortement déconseillé, à cause des fièvres malignes qu'on y contractait, de résider à Madagascar, à Foulepointe surtout, mais au Fort-Dauphin également. Mai arriva, l'année 1769 se passa et Commerson demeurait à l'Isle de France, alternant les randonnées dans l'île et de longues et cruelles attaques de goutte qui l'obligeaient à garder la chambre. Dès son arrivée, par l'intermédiaire de Poivre, il avait fait la connaissance de Joseph-François Cossigny, colon passionné comme lui de botanique, qui témoigna plus tard :

« Ce fameux botaniste passa six semaines sur ma terre où il fit une ample collection d'observations, tant chez moi, que dans les bois des environs, et où il augmenta considérablement son herbier. Dans une de ses courses, il grimpa sur la Montagne du Corps de Garde, l'une des plus hautes de l'île, qui a 418 toises au-dessus du niveau de la mer. Il y trouva, m'a-t-il dit, plusieurs fois, une botanique différente de celle de la Plaine, entr'autres un arbre d'un genre nouveau, auquel il donna son nom. [...] Ce fut chez moi qu'il observa pour la première fois l'Aloès vivipare et l'aloès indigène à fruits succulents que l'on dit admirables contre les coupures, et un papayer mâle, portant des fruits plus allongés et moins gros que ceux des femelles. [...] C'est encore chez moi que ce Botaniste observa les différentes variétés de l'Ebennier [...] C'est aussi pendant son séjour chez moi qu'il observa le Voakoa ; ce palmier si utile, le Palmiste de nos forêts, l'Orpin, dont les feuilles tombées à terre se reproduisent ; les deux plantes dont les fruits viennent dans la terre attachées aux racines, et qu'on nomme improprement pistaches ; l'une de Madagascar et qui est la plus cultivée dans nos Iles, dont l'amande fournit par extraction une huile aussi douce que celles d'olives, l'autre qui vient de Guinée et dont l'enveloppe est ligneuse.

Il trouva beaucoup d'espèces de fougères dans les environs de ma terre, entr'autres celle du Canada, dans nos ravines, et la fougère arbre qu'il ne connaissait pas, et qui ne croit que dans les quartiers arrosés des eaux du ciel, qui sont aussi les plus élevés de la colonie. Il nous fit connaître que l'arbre de l'Inde, que nous nommons Mouronque, est le Beu. Ses feuilles se mangent cuites, comme celles des épinards. Les gousses qui contiennent ses fruits, se mêlent entières, comme légumes dans les ragoûts lorsqu'ils sont tendres. Il nous apprit que nous possédions une acmelle indigène, différente de celle de Ceylan, mais ayant les mêmes propriétés. »<sup>5</sup>

L'année 1770 le trouva « plein de force et de courage »<sup>6</sup> :

« les bonnes nouvelles que j'ai reçues de vous et de tout le monde viennent de me déterminer à continuer tranquillement mes travaux. L'on m'a envoyé ici un jeune naturaliste le Sr Le Meunier, médecin de Paris, pour me seconder. Il vient de passer à Madagascar et m'exemptera peut-être cette corvée. J'ai deux dessinateurs qui travaillent sans cesse sous ma direction, toutes sortes de moyens sont sous ma main, je suis établi le plus gracieusement du monde chez M. l'Intendant, j'attends de nouvelles grâces du ministre. Ainsi je vais toujours pousser ma charrue en avant, sans regarder encore derrière. »<sup>7</sup>

Depuis son arrivée dans la colonie, quand il n'était pas en excursion, Commerson demeurait au Port-Louis dans les bâtiments de l'Intendance où il partageait la table de Poivre, tout comme Pierre Sonnerat. Ce jeune-homme, parent de l'intendant, l'avait rejoint en 1768, pour être son secrétaire particulier ; au contact de Commerson, il s'était passionné pour l'histoire naturelle et passait le plus clair de son temps à s'instruire auprès du naturaliste qui, vu ses aptitudes, en avait fait son dessinateur. L'autre dessinateur, Jossigny, n'était là que depuis six mois ; il avait débarqué en même temps que le

<sup>3</sup> 30 nov. 1768, lettre à son frère (Cap, p.106). Autre texte très voisin : « « j'ai trouvé en arrivant ici M. l'intendant chargé de la part du ministre de me faire toutes les instances possibles pour m'y arrêter, et m'envoyer après quelques jours de repos observer la grande île de Madagascar et quelques autres lieux sur lesquels le gouvernement a des vues très étendues » (30 nov. 1768 lettre au curé Beau (Montessus, p.118)

<sup>4</sup> Base docu =>25 février 1769 – Commerson au curé Beau.

<sup>5</sup> Base docu=>10 janvier 1799 – Cossigny à Lacepède.

<sup>6</sup> Lettre du 16 janvier 1770, de Commerson au curé Beau, son beau-frère. (Montessus, p.126.)

<sup>7</sup> Lettre du 16 janvier 1770, de Commerson au curé Beau, son beau-frère. (Montessus, p.123.)

gouverneur Desroches en tant qu'aide de camp de ce dernier.<sup>8</sup> Tout aussi talentueux que Sonnerat, il allait, pendant trois ans, réaliser plus de trois mille dessins à la plume ou au crayon qu'il remit plus tard entre les mains de Buffon.<sup>9</sup> Commerson aura l'occasion de reparler du jeune médecin qui vient de passer à Madagascar et qui ne s'appelle pas Meunier mais Munier. On ne peut croire que Commerson ait pu songer à Madagascar comme à une corvée à accomplir, il savait déjà que ce pays était le paradis des botanistes, sans doute craignait-il de n'être pas en capacité physique de s'y rendre, d'où cette attitude.

Et effectivement, la mauvaise saison passée, il se trouva incapable de quitter sa chambre<sup>10</sup>, mais point de travailler comme en témoigne sa correspondance de cette année-là avec Cossigny.<sup>11</sup>

A la mi-septembre, sa santé était encore mauvaise, mais, toujours décidé à faire ce voyage, il écrivait à Cossigny :

« La commission dont vous avez été chargé pour me détourner du voyage de M... [Madagascar] ne m'a point surpris ; toutes les mêmes objections m'avaient été faites, et de plus fortes encore, tirées de l'état actuel de ma santé. J'avais insisté et j'insisterai encore, en mettant tout au pis aller, mais je crois qu'on ne me dit pas la bonne raison et qu'on craint au fond que mes observations ne soient un peu contradictoires au parti que l'on a conseillé peut-être, d'abandonner ce pays-là ; et c'est précisément là un des motifs qui excitent le plus ma curiosité, pour pouvoir en référer pertinemment en temps et lieux. Quant à l'alternative proposée,<sup>12</sup> n'en serai-je pas toujours le maître, si je veux, au lieu que, dans la conjoncture présente, c'est une occasion perdue pour toujours si on ne la saisit aux cheveux ; »<sup>13</sup>

C'est en octobre que son passage à Madagascar fut arrêté. Ce départ devenait urgent pour pouvoir profiter des facilités offertes par la petite colonie du Fort-Dauphin. En effet, c'est à ce moment qu'il était ordonné à Maudave d'abandonner son établissement du Fort-Dauphin, et de rapatrier tout son personnel. On n'abandonnait pas pour autant la traite sur la côte orientale de Madagascar, au sud au poste du Fort-Dauphin, ni plus au nord à Foulpointe. Commerson à Cossigny le 3 octobre :

« M. Poivre m'avait bien laissé le maître d'aller au fort Dauphin, mais il ne m'avertissait point que la destination du *Sensé*<sup>14</sup> était changée parce qu'il ne pouvait se mettre que dans quinze jours ou trois semaines en état de partir, ce qui m'en plaisait beaucoup. C'est *l'Ambulante*, commandée par M. le baron de Clugny, qui va faire cette expédition, et l'on parle de partir samedi ou dimanche au plus tard. En vérité, je crois que je ferai ce voyage, par la raison qu'on m'a opposé toutes sortes de difficultés pour m'en détourner ; l'alternative de celui de Foulpointe m'ayant été toujours opiniâtrement offerte. Ainsi, dès demain je fais ma malle et me tiens prêt à m'embarquer, pour peu que j'en aie la force, du fait au prendre. Que le *nitimur in vetitum*<sup>15</sup> est bien vrai ! je le sens comme une jolie femme. »<sup>16</sup>

Enfin, le 11 octobre, Commerson embarquait pour Madagascar comme il l'a lui-même noté :

« Je me suis embarqué au Port-Louis, Isle de France, le 11 octobre 1770 sur la frégate du Roi *l'Ambulante* commandée par le baron de Clugny. L'ordre de mon embarquement, signé Desroches et Poivre, porte que je suis envoyé à Madagascar par ordre du gouvernement pour y faire des observations d'histoire naturelle et de physique sur les lieux et avec les recommandations nécessaires tant auprès de M. de Clugny qu'auprès de M. de Modave<sup>17</sup>, gouverneur au Fort Dauphin, pour me fournir tous les secours nécessaires à mes opérations et ma sûreté. Je me suis fait accompagner par M. de Jossigny chargé de la partie du dessin pour tout ce que je trouverai de plus remarquable sur les

<sup>8</sup> Dossier Jossigny, Paul Philippe Sauguin de. (A.N. Col E 231)

<sup>9</sup> Base docu=> Sans date n°34 : Dossier Sanguin de Jossigny, Paul Philippe.

<sup>10</sup> 1<sup>e</sup> oct.1770 : « j'ai fait une grande maladie et j'ai été grabataire plus de 3 mois » (Montessus, p.133).

<sup>11</sup> Base docu => En 1770. Lettres de Philibert Commerson à Joseph-François Cossigny.

<sup>12</sup> Il s'agit très certainement de passer à Bourbon où il n'a encore effectué aucune recherche.

<sup>13</sup> Lettre du 20 septembre 1770, dans Base docu => En 1770. Lettres de Philibert Commerson à Joseph-François Cossigny.

<sup>14</sup> *Le Marquis de Sancé*, vaisseau de la Compagnie des Indes, désarmé à l'Isle de France en octobre 1770, racheté par le roi et renommé *l'Isle de France* suivit de peu *l'Ambulante* à Madagascar ; à bord de *l'Isle de France* se trouvait Pierre Sonnerat qui eut donc l'occasion d'herboriser en compagnie de Commerson et Jossigny aux environs du Fort-Dauphin.

<sup>15</sup> *Nitimur in vetitum, semper cupimusque negata* (Ovide). Nous désirons ce qu'on nous refuse.

<sup>16</sup> Lettre du 3 octobre 1770, dans Base docu => En 1770. Lettres de Philibert Commerson à Joseph-François Cossigny.

<sup>17</sup> On rappelle que les patronymes *Maudave* et *Modave* sont tous deux utilisés indifféremment.

lieux. M. Poivre ne m'a rien laissé à désirer en partant pour les facilités et les commodités du voyage. »<sup>18</sup>

On a souvent écrit que, outre Jossigny, Pierre Sonnerat accompagnait Commerson à Madagascar comme dessinateur. C'est inexacte, Sonnerat avait été nommé écrivain sur la flûte du roi *l'Isle de France*, mais la confusion s'explique puisque *l'Ambulante* et *l'Isle de France* se retrouvèrent en novembre à Madagascar où ces deux flûtes avaient mission d'évacuer l'établissement colonial du Fort Dauphin établi par le comte de Maudave. Il est donc tout à fait possible que Sonnerat ait participé à quelques randonnées aux alentours du Fort Dauphin en compagnie de Commerson durant le mois de novembre 1770.

\*

## Arrivée à Madagascar

L'histoire a retenu le 11 octobre comme date du départ de Commerson à Madagascar, mais en suivant sa correspondance avec Cossigny<sup>19</sup>, on s'aperçoit que *l'Ambulante* n'appareille du Port-Louis que plusieurs jours plus tard, le 15 ou 16 octobre.

Nous ne connaissons pas la date d'arrivée de *l'Ambulante* en rade de Fort Dauphin, mais dans des conditions moyennement favorables il faut compter une bonne huitaine de traversée<sup>20</sup> ; on pourrait arbitrairement, jusqu'à plus ample information, retenir la date du 25 octobre 1770. Commerson est satisfait des conditions de son voyage, l'amabilité du commandant Clugny, et l'accueil de Maudave :

« J'ai eu le rare bonheur de faire ma compagnie de Madagascar avec M. le Baron de Clugny, un de nos francs Bourguignons. Il commandait le vaisseau du Roi *l'Ambulante* [...] Outre l'avantage d'un vaste logement, fait exprès pour toutes mes commodités particulières, j'ai eu tous les agréments qu'on peut goûter avec un homme qui possédait éminemment les qualités du cœur et de l'esprit. Au Fort Dauphin je tombais entre les mains de M. de Maudave, qui en était Gouverneur et un de mes meilleurs amis dans ce pays-ci, de sorte que je dois compter ce voyage pour le plus gracieux que j'aie fait. »<sup>21</sup>

Lalande évoque la présence d'un jeune esclave au côté de Commerson lors de son séjour à Madagascar :

« Pour rendre ce voyage de Madagascar plus utile, M. Commerson s'était attaché un petit Nègre qui allait au loin lui chercher des plantes, avec un instinct si particulier, qu'il ne rapportait presque jamais deux fois la même plante, et en découvrait toujours de nouvelles. »<sup>22</sup>

Cet enfant, il l'avait acheté quelques mois plus tôt, en pensant à Archambaud, son fils, comme il l'écrivait au tuteur de ce dernier, son beau-frère, le curé Beau :

« Dites-lui que je viens de lui acheter le plus noir Mozambique qui ait paru depuis deux ans dans cette colonie. Il n'est guère plus âgé que lui et il pourra se l'attacher pour longtemps, sous la même condition toutefois que je l'ai acheté moi-même, C'est-à-dire qu'il lui fera oublier à jamais qu'il a été esclave. »<sup>23</sup>

Commerson, secondé par son ami Lalande avait un sens certain de la publicité. Ainsi en 1769, Lalande faisait éditer sa description de Tahiti, l'article eut un grand retentissement<sup>24</sup>. De la même façon, Commerson savait très bien que la lettre qu'il écrivait le 18 avril 1771 au même Lalande sur son voyage à Madagascar ne finirait pas au fond d'un tiroir. Cette lettre fut éditée en partie fin 1771<sup>25</sup>, puis in extenso en 1772.<sup>26</sup> Commerson décédé au début de l'année 1773 n'eut pas le temps d'en connaître

---

<sup>18</sup> Base docu=> 11 octobre 1770. Philibert Commerson : *Voyage de Madagascar en 1770*.

<sup>19</sup> Base docu => En 1770. Lettres de Philibert Commerson à Joseph-François Cossigny.

<sup>20</sup> L'année précédente *l'Ambulante* partie le 12 novembre de l'Isle de France était arrivée au Fort Dauphin le 25 novembre.

<sup>21</sup> Lettre du 12 février dans Base-docu => Janvier-février 1771 - Commerson à son beau-frère.

<sup>22</sup> Lalande, page 21.

<sup>23</sup> Base docu => 25 février 1769 – Commerson au curé Beau. La seule allusion au comportement ambigu de Commerson envers l'esclavage. Il est proche en cela des Poivre, Maudave et Bernardin de Saint Pierre.

<sup>24</sup> Base docu=> En novembre 1769, publication dans le *Mercure de France*, d'une lettre de Commerson sur Tahiti.

<sup>25</sup> Article du *Journal des Scavans* de décembre 1771 (pp. 851-855) « Lettre sur un peuple nain de l'Isle de Madagascar ». Par M. de la Lande, de l'Académie Royale des Sciences.

<sup>26</sup> Publié en annexe de la traduction : *Supplément au voyage de M. de Bougainville ou Journal d'un voyage autour du monde, fait par MM. Banks & Solander,...* 1772. Ouvrage sans rapport avec celui de Diderot.

les échos, mais tout autant que ses travaux de naturaliste, son hymne à Madagascar perpétue sa mémoire. C'est effectivement un morceau de choix, souvent commenté, dont l'extrait le plus cité est le suivant :<sup>27</sup>

« Quel admirable pays que Madagascar ! Il mériterait à lui seul, non pas un observateur ambulant, mais des académies entières. C'est à Madagascar que je puis annoncer aux naturalistes qu'est la véritable terre de promesse pour eux ; c'est là que la nature semble s'être retirée comme dans un sanctuaire particulier, pour y travailler sur d'autres modèles que ceux auxquels elle s'est asservie ailleurs : les formes les plus insolites, les plus merveilleuses, s'y rencontrent à chaque pas. »

Commerson nous entretient avec enthousiasme des ressources de la grande île, mais surtout des insulaires et en particulier d'un peuple de nains, les *Quimos*, sur lequel nous reviendrons. En revanche, il traite trop brièvement de son séjour :

« Je me suis acquitté de la mission que j'avais promis de faire à Madagascar ; j'y avais été déterminé par deux puissants motifs : les instances de M. Poivre, à qui je n'ai rien à refuser, et qui avait besoin de quelques éclaircissements sur la partie méridionale de cette île, dont on allait retirer nos établissements, et les mouvements de ma propre curiosité, excitée par tout ce que j'avais lu et entendu dire de la merveilleuse végétation de cette île. »

« Vous vous doutez bien, mon ami, que mes recherches sur Madagascar ne se sont point bornées à la botanique ; je n'ai pas observé avec une moindre attention les habitants de cette riche contrée »

« Une forte preuve de la bonté, de la douceur et de l'humanité de ces insulaires, c'est que dans un temps où il fallait se tenir respectivement sur ses gardes, j'ai parcouru toute la partie la moins bien famée de cette île, en caleçon et en veste, un jonc à la main, et j'ai trouvé partout un favorable accueil. »

« Durant mon séjour dans cette île, j'y ai fait un aperçu assez général de ses productions pour pouvoir en faire, par une opération ultérieure, le parallèle avec la partie du nord, qui semble à quelques égards plus digne d'être préférée. »

Toujours dans cette même lettre, il donne son avis sur la question de savoir s'il faut préférer Foulepointe à Fort-Dauphin pour fonder un établissement permanent, sujet qui divise les administrateurs.

« Je n'ose croire que le gouvernement n'ait pas eu ses raisons pour renoncer à notre établissement du fort Dauphin qui commandait la partie méridionale de cette île. [...] Durant mon séjour dans cette île, j'y ai fait un aperçu assez général de ses productions pour pouvoir en faire, par une opération ultérieure, le parallèle avec la partie du Nord, qui semble à quelques égards plus digne d'être préférée. La raison de salubrité militait essentiellement pour la partie du fort Dauphin; celle des plus grandes subsistances, des traites plus abondantes en esclaves, en bétail, en grains, en bois précieux, en gommes résines, etc., fait sans doute pencher la balance économique vers le Nord de l'île : mais malheur à tout Européen qui se trouvera dans ces parages funestes, depuis le mois de décembre jusqu'à celui de mai. Toute la pointe n'est qu'un vaste cimetière de François. La partie méridionale, au contraire, est saine et habitable toute l'année. On peut y faire un établissement vraiment politique, je veux dire qu'elle est propre à la fondation d'une colonie permanente et illimitée. »

\*

## Les Quimos de Madagascar

Dans cette fameuse lettre sur Madagascar, ce qui fit sensation lorsqu'elle fut publiée par son destinataire, son ami l'astronome Lalande, c'est surtout cette description d'un peuple nain, les Quimos. L'histoire est ancienne, Flacourt en avait déjà parlé sans y adhérer, et jamais aucun témoin crédible n'avait été à leur rencontre. Pour Commerson, leur existence ne faisait pas de doute, il avait pu en étudier un représentant, en la personne d'une esclave de M. Maudave, d'où un long propos sur ce peuple, ses mœurs, son histoire, etc., récit qui reprend les croyances indigènes auxquelles Commerson adhérait d'autant plus volontiers que cela lui permettait de les décrire à sa convenance.

Maudave s'était lui aussi persuadé de l'existence des Quimos, non seulement à cause de son esclave naine, mais aussi par une expédition qui pourtant avait complètement capotée :

« Après avoir pris au fort Dauphin et aux environs toutes les informations possibles, je résolu, il y a deux mois, d'envoyer à la découverte du pays des Pygmées. Le détail de cette entreprise est consigné

<sup>27</sup> Base docu => 18 avril 1771- Commerson à Lalande.



dans mon journal : elle n'eut aucun succès, par l'infidélité et le peu de courage des guides. Mais j'en ai tiré du moins l'avantage de m'assurer qu'il y a réellement une nation de nains qui habite une contrée de cette île. »<sup>28</sup>

Suite à la publication de cette lettre par les soins de Lalande, le baron de Clugny, fort compétent sur Madagascar où il avait longtemps séjourné, lui avait écrit pour lui faire part de ses observations sur le récit de Commerson. Il développait toutes les raisons qu'il y avait de préférer Foulepointe à Fort-Dauphin pour créer un établissement permanent. Quant à la mortalité du personnel colonial, il l'expliquait ainsi :

« Ils habitaient de petites cases très-basses, dans lesquelles il ne circulait point un air libre, et ils couchaient sur la terre, de l'humidité de laquelle ils n'étaient garantis que par une natte. Dans quel pays du monde, un homme qui occupe un pareil logement, ne serait-il pas exposé à des maladies ? Ajoutez-y la vie crapuleuse qu'ils y mènent, le jour noyés dans l'eau-de-vie, et la nuit portant le libertinage à l'excès ; tout individu doit succomber à de pareilles débauches. »<sup>29</sup>

Incrédule sur l'existence des Quimos, Clugny jugeait avec perspicacité les affirmations de ses amis. (texte souligné par nous-même) :

Lorsque M. Commerson est venu avec moi au Fort-Dauphin, je résolus d'aller chez ces peuples ; je m'avançai jusqu'à vingt lieues à l'extrémité de la Province d'*Anom*, où l'on m'avait dit qu'ils habitaient ; mais je fus bien surpris quand on m'assura que de ce point, il me fallait encore quatre jours pour m'y rendre. Je vis pour lors l'inutilité de ma recherche ; car en continuant ma route pendant ce temps-là, je serais arrivé à la mer du canal de Mozambique ; d'ailleurs, je connaissais les Nègres, et j'eusse vraisemblablement parcouru les deux hémisphères avant de trouver ce qu'ils m'avaient assuré exister sans aucune preuve physique. La prétendue Quimosse, donc parle M. Commerson, a été embarquée dans l'*Ambulante* que je commandai pendant près d'un mois<sup>30</sup>, et j'ai eu le temps de l'examiner à mon aise [*suit la description de cette naine*]. Je n'en ai jugé que comme d'un être malheureux qui n'avait point eu, en naissant, les avantages des autres hommes, et rien ne m'a paru extraordinaire en elle. Mais M. Commerson a donné carrière à son imagination échauffée par les trésors de la nature à Madagascar ; il a voulu, sans doute, que tout fût merveilleux dans cette terre, qu'il appelle, à juste titre, le paradis des Naturalistes. D'ailleurs, il est bien étonnant que M. le Comte de Modave, à qui cette Naine appartenait, homme d'esprit, curieux et rempli de connaissances, n'ait pas approfondi la vérité de l'existence de ces peuples, pendant deux ans qu'il a commandé au Fort-Dauphin. Mais il fallait laisser quelque chose à raconter de cette contrée : je crois qu'il est aussi persuadé que moi, que ces petits hommes n'ont d'autre existence que celle qu'on leur a prêtée dans l'imagination. »

Clugny qui avait commencé sa lettre en rendant hommage à Commerson, la terminait en rapportant une anecdote sur son ami qui montrait la générosité dont ce dernier était capable.

Un autre commentateur du récit de Commerson sur les Quimos, c'est l'astronome le Gentil<sup>31</sup>. Ayant séjourné longtemps à Madagascar, il doute de l'existence des Quimos dont il n'a jamais entendu parler, mais il doute surtout du témoignage de Commerson qui ne parle que par ouï-dire ; de plus il s'étonne d'une incohérence (p.507) :

« Je remarquerai encore ici, que la lettre de M. Commerson est du 18 Avril 1771 ; or, je suis parti de l'Isle de France le 1<sup>er</sup> Avril de la même année, & avant cette époque, j'ai vu très fréquemment à l'Isle de France, M. Commerson, qui ne m'a rien dit de cette espèce rare d'hommes : je sais que ce silence de sa part ne fait pas une preuve contre l'existence des *Quimos* ; mais il fallait au moins que la chose fût bien secrète, puisque je n'en ai point entendu parler à l'Isle de France, pendant plus de trois mois que j'y suis resté depuis le dernier voyage de M. Commerson au *Fort-Dauphin*. »

<sup>28</sup> Extrait d'une longue note de Maudave sur les Quimos rapportée par Rochon dans *Voyage à Madagascar*, t.1, p.126. Le journal de Maudave ne nous est pas parvenu, mais contrairement à ce que dit Maudave, cette expédition ne l'assura de rien du tout. Voir dans la base docu=> 28 mars 1771- Poivre au ministre. Le Sr Munier, médecin.

Rochon fait précéder la note de Maudave d'un mémoire de Commerson qui reproduit à peu de choses près ce qu'il dit des Quimos dans sa lettre à Lalande. Buffon reproduira dans *Histoire naturelle de l'Homme* les deux textes publiés par Rochon, prétendant avoir trouvé celui de Commerson parmi ses manuscrits.

<sup>29</sup> Cette citation et les suivantes proviennent de la même lettre de M. Clugny (Base docu => En novembre 1776. Publication d'une lettre de Lalande, où il cite une lettre du baron de Clugny.)

<sup>30</sup> Précision importante que ce « que je commandais pendant près d'un mois », qui confirme la durée de la traversée de Fort-Dauphin à Bourbon que nous établissons au paragraphe suivant.

<sup>31</sup> Dans le tome II de *Voyage Dans Les Mers De L'Inde: Fait Par Ordre Du Roi*, Guillaume J. Le Gentil de la Galaisière.

Le Gentil et Commerson se sont forcément rencontrés à l'Isle de France car tous deux y étaient en 1770 du 16 avril (arrivée de Le Gentil) au 11 octobre (départ de Commerson), mais on peut douter qu'ils se soient beaucoup fréquentés ; le ton du propos de Le Gentil suffit pour comprendre que les deux hommes n'avaient pas noué des relations bien chaleureuses. Et Le Gentil malmène ici les faits par omission et ambiguïté volontaire : son étonnement devient suspect quand on sait qu'après son séjour à Madagascar, Commerson ne retourna pas à l'Isle de France, mais se rendit à Bourbon, et ne revit jamais par conséquent Le Gentil. Leurs échanges furent donc antérieurs au voyage de Commerson à Madagascar et donc antérieurs à l'intérêt porté par Commerson aux Quimos. Ceci dit, l'argumentation de Le Gentil contre l'existence des Quimos est par ailleurs tout à fait recevable.

\*

### Moisson du naturaliste

Nous n'avons aucune compétence pour juger du travail de Commerson à Madagascar, aussi écrivons-nous ce qui suit sous la dictée de Mme Monnier et de ses coauteurs<sup>32</sup>. Au muséum d'Histoire Naturelle à Paris, on trouve un herbier de Commerson de plantes de Madagascar dans lequel Antoine-Laurent de Jussieu a dénombré 495 espèces. Dans un cahier conservé au muséum (Manuscrit Ms 887), Commerson décrit 68 plantes de Madagascar. La collecte restait très localisée autour de Fort Dauphin. Sa fatigue en est peut-être la cause. Il trouvait ces plantes soit dans les chemins, dans les bois du village de Rechousamenti et dans les bois qui dépendent des montagnes au-dessus de ce village, dans les sables du Fort Dauphin, ceux du bord de mer.

Des choses ont été écrites par des spécialistes du domaine, qui montrent en quoi les sciences naturelles sont redevables à Commerson, mais leurs analyses ont porté sur ce qui est parvenu entre leurs mains, au Muséum d'Histoire naturelle pour l'essentiel, via Buffon. Mais beaucoup de choses se sont égarées, aussi est-il intéressant de prendre connaissance de l'inventaire de ce qui fut embarqué après la mort du naturaliste<sup>33</sup>. Notons cependant que préalablement Commerson avait expédié dans son appartement parisien quantité de caisses d'objets d'histoire naturelles,<sup>34</sup> essentiellement ce qu'il avait accumulé lors de sa circumnavigation avec Bougainville.

Une rectification à apporter à l'ouvrage de Mme Monnier. Elle attribue (p.142) à Sonnerat l'herbier de la côte de Coromandel offert à Commerson par un ami. L'ami en question est Joseph-François Cossigny ; à cette époque, 1771, Sonnerat n'a encore jamais posé le pied aux Indes.

Une remarque. L'hortensia, comme chacun sait, doit son nom à Commerson, la plante ainsi désignée est présente dans ses herbiers parvenus au Muséum. Mais il est rare de trouver une explication sur la façon dont Commerson en prit possession : je n'ai trouvé que celle d'Alfred Lacroix<sup>35</sup> qui mériterait d'être vérifiée : « l'Hortensia qui est originaire de Chine et a été rapporté des Indes, en 1771, par Le Gentil. ». Hypothèse plausible puisque l'astronome Le Gentil arriva à l'Isle de France, venant des Indes, en avril 1770, et eut alors pendant six mois l'occasion de côtoyer Commerson, avant que ce dernier ne s'embarque pour Madagascar.

\*

### Précisions sur l'époque du séjour de Commerson à Madagascar

Commerson quitte Madagascar indisposé par une blessure mais satisfait de son séjour, et se retrouve par diverses circonstances à l'île Bourbon :

« La scène est à présent à Bourbon où je viens de débarquer au retour d'un voyage de trois mois et demi que je viens de faire dans le sud de la grande île de Madagascar. Le parti que l'on semble avoir pris de vouloir retirer l'établissement qu'on a fait (au fort Dauphin) ayant fait désirer au ministère que

---

<sup>32</sup> Et de ses coauteurs, voir l'ouvrage *Philibert Commerson, le découvreur du Bougainvillier.*, p.122-124.

<sup>33</sup> Base-docu=> 3 juin 1774 - Maillart au ministre. Annonce l'embarquement des collections de Commerson. Joint l'inventaire des caisses.

<sup>34</sup> Montessus, pp.127, 133.

<sup>35</sup> *Figures de savants*, t. IV, p. 13.

j'y allasse faire les observations qui sont de mon ressort. Je n'ai pu me refuser à cette invitation, et je n'ai pas hésité de remplir cette corvée encore, quoique je relevasse à peine de maladie lorsque je m'embarquai. J'aurais toutes sortes de raisons de me féliciter du succès de ce nouveau voyage si je n'y avais contracté une blessure que l'air salin de la mer a beaucoup aigrie, et qui m'a forcé de débarquer ici où j'ai été recueilli avec toute sorte de distinction par M. de Crémont »<sup>36</sup>

Commerson est peu précis quand il s'agit de dater les événements, il semble étirer le temps à sa convenance. C'est pourquoi nous nous interrogeons : doit-on prendre pour argent comptant les « *trois mois et demi ... dans le sud de Madagascar* » dont il parle ci-dessus ? D'où cette autre interrogation : quand Commerson a-t-il quitté Madagascar, et quand est-il arrivé à Bourbon ? Plusieurs lettres nous fournissent des indices, il y est toujours question d'un coup de vent ; or le 4 décembre 1770, un coup de vent exceptionnel s'abattait sur l'Isle de France, sur Bourbon et même jusqu'au Fort-Dauphin, créant des dommages considérables, événement largement relaté, qui doit nous aider à situer les déplacements de la flûte.

- Commerson écrit <sup>37</sup>: « Jamais voyage n'aurait été plus agréable, si les vents ne s'étaient pas trop mis de la partie ; les vents grands frais, une mer affreuse et le temps par grains, nous mirent plusieurs jours en perdition sous les récifs d'une côte de fer. » Cet extrait ne permet pas de se situer, mais nous assure de la présence de Commerson sur un vaisseau, près des côtes, au moment d'un coup de vent très exceptionnel : le 4 décembre sans aucun doute.

- Commerson écrit <sup>38</sup>: « Je revenais sur la flûte du Roi, *l'Ambulante*, lorsqu'un coup de vent nous força de relâcher à Bourbon. Ce fut un vrai bonheur pour moi car je ne pouvais plus tenir la mer, soit par le retentissement de mes infirmités, soit pour m'être blessé très grièvement peu de temps avant de m'embarquer ». On nous assure ici que la relâche à Bourbon est la conséquence directe d'un coup de vent. On pourrait donc penser que l'arrivée à Bourbon se situe peu après le coup de vent du 4 décembre : ce n'est pas ce qui est écrit, ni ce qu'il faut comprendre : il n'y est question que d'un lien de causalité entre le coup de vent et l'escale à Bourbon.

- Commerson écrit <sup>39</sup> : « J'ai eu le rare bonheur de faire ma compagnie de Madagascar avec M. le Baron de Clugny, un de nos francs Bourguignons. Il commandait le vaisseau du Roi *l'Ambulante* que nous montions et qu'un autre que lui eut sûrement laissé en canelle<sup>40</sup> sur les récifs qui bordent la rade du Fort Dauphin ... Les vents étaient tels que *la Garonne*, autre vaisseau du Roi périssait à cette même époque à l'entrée de la Rivière noire<sup>41</sup> ». C'est très clair, la scène se passe le 4 décembre, et *l'Ambulante* manque d'être fracassée sur les rochers du Fort-Dauphin ; elle est donc toujours mouillée en rade de Fort-Dauphin, ou plutôt, comme c'est l'usage en cas de coup de vent, elle vient de quitter l'ancre et de prendre le large pour éviter d'être drossée sur la côte.

- les administrateurs de Bourbon écrivent<sup>42</sup> : « La flûte du Roi *l'Ambulante*, commandée par M. le baron de Clugny, et chargée d'aller relever l'établissement de Fort Dauphin à Madagascar, a été forcée de relâcher ici par le dommage que lui a causé le coup de vent du 4 décembre dernier, qui s'est fait sentir dans toute notre île. » A nouveau ici, il n'est question que de la relation entre le coup de vent et la relâche à l'île Bourbon, sans renseignement sur le décalage temporel entre les deux événements.

En fait on doit retenir des extraits cités ci-dessus que lors du fameux coup de vent du 4 décembre 1770, ou plutôt quelques heures avant, *l'Ambulante*, avait quitté son mouillage de Fort-Dauphin au vu de la dépression qui s'annonçait, et avait fui comme elle le pouvait pour échapper à l'anéantissement, sans pouvoir éviter des avaries, d'où cette escale à Bourbon pour remédier aux dommages occasionnés au bâtiment, reposer l'équipage et soulager ce pauvre Commerson malade, qui depuis son tour du monde ne supportait plus du tout la mer.

<sup>36</sup> Lettre du 12 janvier, dans Base-docu => Janvier-février 1771 - Commerson à son beau-frère.

<sup>37</sup> Base-docu => 18 avril 1771 - Commerson à Lalande. Sur Madagascar.

<sup>38</sup> Base docu => 17 octobre 1772. Commerson au ministre.

<sup>39</sup> Lettre du 12 février dans Base-docu => Janvier-février 1771 - Commerson à son beau-frère.

<sup>40</sup> *En canelle* : employé dans l'expression *mettre en canelle* qui signifie *briser en petits morceaux*. (Études de philologie comparée sur l'argot et sur les idiomes analogues. Par Francisque-Michel, 1836)

<sup>41</sup> Cet événement eut lieu dans la nuit du 3 au 4 décembre, voir Base docu=> 4 janvier 1771. Poivre au ministre.

<sup>42</sup> Base-docu => 16 février 1771. Bellecombe et Crémont au ministre.



Nous ne connaissons pas la date d'arrivée de *l'Ambulante* à l'île Bourbon, mais nous savons qu'elle appareilla de cette île pour l'Isle de France le 31 décembre<sup>43</sup>. Par ailleurs, le 12 janvier suivant, Commerson écrivait de Bourbon qu'il venait d'y arriver.<sup>44</sup> On doit donc situer l'arrivée à l'île Bourbon dans les tout derniers jours de décembre 1770. Et bien non. Je viens de tomber sur une lettre qui m'apprend l'arrivée de *l'Ambulante* à l'île Bourbon ; elle a mouillé dans la rade de St Paul le 9 ou 10 décembre.<sup>45</sup>

Ainsi on s'aperçoit que *l'Ambulante* est arrivée à Fort-Dauphin autour du 25 octobre pour en repartir vers le 4 décembre, le séjour de Commerson à Madagascar n'a donc duré qu'une quarantaine de jours.<sup>46</sup> Si l'on compte le temps total de la mission, depuis l'embarquement à l'Isle de France jusqu'à l'arrivée à Bourbon, soit du 11 octobre jusqu'au 10 décembre, on en arrive à deux mois et non pas les trois mois et demi évoqués par Commerson au début de ce paragraphe.

\*

## Autre séjour à Madagascar ?

On a écrit que Commerson fit plusieurs séjours à Madagascar. S'il est vrai qu'un deuxième voyage fut souvent évoqué, il n'eut pas lieu, l'exploration des environs de Foulepointe demeura au stade de projet.

Projet relayé par les administrateurs de Bourbon, dès l'arrivée de Commerson dans cette colonie :

« Il a eu lieu d'être aussi satisfait des découvertes qu'il y a faites [à Madagascar] que de celles qu'il avait accumulées précédemment, et tel est le contentement qu'il en a, qu'il se propose de passer dans le nord de cette grande île pour continuer son travail, et comparer ensuite les richesses que lui auront fournies respectivement les deux extrémités de Madagascar. »<sup>47</sup>

Au mois de mai, le post-scriptum d'une lettre de Poivre à Crémont laisse croire à l'imminence du voyage : « Je vous prie de faciliter à M. de Commerson avec M. de Jossigny leur embarquement sur *l'Ambulante* pour aller à Foulepointe »<sup>48</sup>. Mais Jossigny souhaitait-il repartir avec Commerson ? Toujours est-il que Crémont l'incita fermement :

« M. Poivre m'écrit, Monsieur, pour vous engager à accompagner M. de Commerson, au cas qu'il fasse le voyage de Foulepointe sur le bâtiment *la Concorde*. Vous savez toute l'utilité qui peut résulter de ce voyage s'il a lieu, je ne puis donc que vous exhorter vivement, et j'attends du zèle que vous avez témoigné jusqu'à présent, depuis que vous travaillez avec M. de Commerson, que vous le suivrez volontiers à Foulepointe. Vous donnerez à M. Poivre une preuve bien satisfaisante du désir que vous ayez de lui être agréable, et vous devez être persuadé qu'il vous en tiendra grand compte. »<sup>49</sup>

L'année suivante (1772), de retour à l'Isle de France, Commerson envisage toujours de passer à Madagascar :

« Il ne me revient plus qu'un petit voyage dans le nord de Madagascar où je compte aller passer la belle saison depuis mai jusqu'en septembre. M. Poivre s'embarquera alors sur les vaisseaux d'Europe, et l'attachement que je lui ai voué me fait une loi de l'accompagner dans son retour »<sup>50</sup>.

Mais repris par ses maladies, coupé dans ses élans par l'arrivée d'un nouvel intendant au mois d'août, puis accablé de ne pouvoir s'en retourner avec Poivre au mois d'octobre, Commerson ne retournera pas à Madagascar, ni cette année-là, ni la suivante où il meurt le 13 mars.

\*

## Il est mis fin à la mission de Commerson

<sup>43</sup> Base-docu =>15 janvier 1771 – Desroches au ministre. Parti de Bourbon le 31 décembre.

<sup>44</sup> Lettre du 12 janvier, dans Base-docu =>Janvier-février 1771 - Commerson à son beau-frère.

<sup>45</sup> Lettre de M. de Bellecombe à M. Decombre du 11 décembre 1770 (Correspondance de M. de Bellecombe, BNF, NAF. 23327 – Prochainement transcrite sur ce site.)

<sup>46</sup> Montessus va jusqu'à parler d'un séjour de quatre mois à Madagascar (p.146).

<sup>47</sup> Base-docu =>16 février 1771. Bellecombe et Crémont au ministre

<sup>48</sup> Base docu => 20 mai 1771. Poivre à Crémont.

<sup>49</sup> Base docu => 17 juin 1771. Crémont à Jossigny.

<sup>50</sup> Base-docu =>16 février 1772 - Commerson au curé Beau.

La mission de Commerson manqua de se terminer au début de l'année 1771. Il était à peine arrivé à Bourbon quand il prit connaissance de la dépêche ministérielle qui mettait fin à sa mission, et cela à l'avantage du médecin Munier alias Meunier, celui-là même dont Commerson écrivait l'année précédente<sup>51</sup> : « L'on m'a envoyé ici un jeune naturaliste le Sr Le Meunier, médecin de Paris, pour me seconder. Il vient de passer à Madagascar et m'exemptera peut-être cette corvée. ». L'ordre de rappel en France se justifiait ainsi :

« Monseigneur ayant envoyé depuis à Madagascar le Sr Meunier pour le même objet et pour tous les autres qui regardent l'histoire naturelle de l'Inde, M. Poissonnier<sup>52</sup> représente qu'il convient de rappeler le Sr Commerson pour éviter le plus tôt possible la dépense de ce double emploi. »<sup>53</sup>

Les administrateurs de Bourbon se joignirent à Poivre pour écrire au ministre contre cette décision :

« Ce n'est donc pas sans une vraie peine, Monseigneur, que nous venons d'apprendre par les dernières lettres de l'Isle de France que votre intention était de rappeler un homme si utile, et même que le traitement que vous aviez bien voulu lui accorder lorsqu'il s'est embarqué pour son grand voyage, lui avait été supprimé à son arrivée à l'Isle de France, attendu que l'objet de sa mission avait cessé à cette dernière époque. M. Poivre qui nous a fait part de cette fâcheuse nouvelle, vous a témoigné, Monseigneur, tout le regret qu'il avait de voir les travaux de ce naturaliste interrompus au milieu des succès dont ils ont été couronnés jusqu'à présent. Nous ne pouvons que joindre nos regrets aux siens ».<sup>54</sup>

Plus tard, après que Poivre eut décidé de passer outre et de retenir Commerson, ce dernier, fort amer, racontait l'affaire à Le Monnier :

« Or c'est au milieu de ces missions toujours surrogatoires, qu'on m'a fait, je ne dirai pas l'injustice, pour ne pas adoucir le terme, il faut dire l'affront, de me juger, dans le fonds ténébreux des bureaux, l'être le plus inutile à ces colonies, qu'on m'a fait signifier un rappel toujours désirable pour moi, s'il n'eût pas été marqué au sceau de la réprobation ; car par delà sa forme injurieuse, on lui avait donné un effet rétroactif, inouï jusqu'alors, puisqu'il me supprimait mes appointements du jour même qu'on l'avait résolu à Paris ; comme si on m'y avait jadis ramassé dans la boue, comme si on ne devait pas remettre chez lui un homme qu'on avait prié et reprié de vouloir bien se déplacer, et qui certainement n'avait pas trompé la confiance qu'on avait eue en lui ! Je m'étonne que Monsieur Poissonnier, entre les mains duquel j'avais fait tous mes sacrifices, qui m'avait vu mettre la clef sous la porte, m'arracher aux cris de ma famille, aux larmes d'un père qui avait déjà un pied dans le tombeau, et qui y est descendu depuis, que Monsieur Poissonnier, dis-je, qui avait été le principal agent de ma séduction, ne se soit pas opposé à ce mystère d'iniquité. Je l'estime trop pour croire que tout cela ait été fait en faveur d'un jeune homme, sa créature, qui devait profiter d'une partie de mes dépouilles, quoique ce dernier, sans respect pour son patron, ait eu la témérité de le débiter avant son départ. Ne s'étant ici signalé que par sa fureur jalouse contre moi, il a bien pu souhaiter de me faire retirer d'ici pour occuper ma place, mais c'est du moins une inconséquence bien marquée que de s'être retiré lui-même, dans le temps qu'il semblait être au comble de ses désirs. M. Poivre fut plus touché que moi de ma triste aventure ; il m'en écrivit les lettres les plus consolantes à Bourbon où j'étais alors, et m'assura qu'il réparerait tout. [...] Quelques mois après la palinodie arriva, on voulut me présenter tout ce qui s'était passé comme un mal entendu de bureaux, je fus loué et invité de continuer mes travaux sur les mêmes errements. »<sup>55</sup>

Le dossier Munier, Marie Zorobabel des Archives coloniales<sup>56</sup> fait apparaître un garçon peu sympathique, chicaneur, affabulateur, et bien pistonné. On en retient surtout son expédition avortée chez les Quimos dont il dut se venter à son retour puisque Buffon écrit dans son texte sur les Quimos<sup>57</sup> :

---

<sup>51</sup> Lettre du 16 janvier 1770, Commerson au curé Beau. (Montessus, p.126.)

<sup>52</sup> Pierre-Isaac Poissonnier est médecin conseiller d'Etat, inspecteur général de la médecine, chirurgie et pharmacie de la Marine et des Colonies

<sup>53</sup> Base docu=> 7 avril 1770 - Dépêche ministérielle. Il est mis fin à la mission du médecin naturaliste Commerson.

<sup>54</sup> Base-docu =>16 février 1771. Bellecombe et Crémont au ministre.

<sup>55</sup> Base docu=>1<sup>er</sup> mai 1772 - Commerson à Le Monnier.

<sup>56</sup> Base docu=> 28 mars 1771- Poivre au ministre. Le Sr Munier, médecin : plusieurs documents des A.N. Col E 318.

<sup>57</sup> Sur les nains de Madagascar, dans *Histoire naturelle de l'Homme*. Œuvres complètes de M. le Comte de Buffon. Tome 5<sup>e</sup> A Paris, Imprimerie Royale, 1778.

« il se trouverait dans le centre de l'île [Madagascar], dont les terres sont les plus élevées, un peuple de nain blancs ; M. Meunier, médecin, qui a fait quelque séjour dans cette île, m'a apporté ce fait, et j'ai trouvé dans les papiers de feu M. Commerson la relation suivante ... »

\*

## Séjour de Commerson à l'île Bourbon.

Un mois après l'arrivée de Commerson, les administrateurs de Bourbon se félicitaient de sa présence :

« Il travaille actuellement dans notre île à la même collection de plantes qu'il a commencée à l'Isle de France. Un mal de jambe, que sa trop grande passion pour l'étude lui a fait négliger, ne lui a pas permis de pousser ce travail aussi loin qu'il l'eût déjà fait s'il avait joui d'une parfaite santé, mais dans les intervalles que lui ont laissés les douleurs, et dans le petit nombre de courses qu'elles lui ont permis d'entreprendre, ses recherches lui ont déjà fait apercevoir une ample moisson de plantes à recueillir dans notre île. Il en a même déjà fait connaître aux chirurgiens de ce pays, qui leur étaient absolument inconnues, et qui sont d'un grand usage dans la médecine. Nous ne pouvons donc que nous féliciter, Monseigneur, de la très bonne acquisition que le hasard nous a procurée en nous amenant ici M. de Commerson, et de la ferme résolution où il est de continuer ses paisibles recherches pour étendre le plus loin qu'il pourra les domaines de la botanique et de l'histoire naturelle.»<sup>58</sup>

On se souvient que Commerson était accompagné de Jossigny lors de son passage à Madagascar, mais arrivé à Bourbon, le dessinateur souhaita être utilisé à d'autres fonctions, et commença même à assister l'ingénieur en chef de Brüe, comme nous l'apprend une lettre du 18 janvier <sup>59</sup>:

« le Sr Jossigny ne pouvant résister au travail forcé et pénible auquel il était journellement assujéti par un homme aussi zélé dans sa partie que l'est M. de Commerson, a été obligé de le quitter et de porter ses vues d'un autre côté. M. de Brüe, notre ingénieur en chef dans cette île et qui n'a personne sous ses ordres pour le seconder, a trouvé du talent et de la bonne volonté dans ce jeune homme qui de plus dessine fort proprement. »

Mais Poivre ne l'entendait pas ainsi, à ses yeux les travaux de Commerson primaient sur les travaux publics, aussi fit-il aux administrateurs de Bourbon une réponse qui ressemblait à une injonction <sup>60</sup>:

« Mon avis se réduit à vous prier, Messieurs, d'engager le Sr de Jossigny, par toutes sortes de moyens, à continuer le travail commencé auprès de M. de Commerson. Ce travail sera bientôt fini, et je lui écris de mon côté de prendre patience jusqu'au bout. Dans le cas où il s'obstinerait, je ne vois aucun moyen de l'employer ailleurs. »

Pour sa part Commerson, une fois remis des désagréments de la traversée et de sa blessure, se retrouva vrai coq en pâte dans la colonie bourbonnaise, entre les soins dont il fut l'objet à St Denis et l'accueil de Desfortes-Boucher en son admirable propriété du Gol :

« Je dois bientôt aller porter mon observatoire à l'autre extrémité de cette île en en faisant la moitié du tour (que j'achèverai en revenant). La considération dont on sait que je jouis au chef-lieu, joint au motif connu de ma mission, fait que tout le monde s'empresse ici à me prévenir d'invitation ; je ne serai en peine que de choisir, chemin faisant, et j'irai finalement établir ma nouvelle croisière chez un ancien Gouverneur des deux îles qui, amoureux de celle-ci et *de la bonhomie qui y règne !* y a fait bâtir un petit Versailles dans l'endroit le plus retiré, où il préfère sagement le bonheur d'un philosophe solitaire à l'ambition d'un courtisan pressé dans la foule. »<sup>61</sup>

Une autre lettre nous informe sur ses études : observations comparatives entre les îles sœurs ; sur sa santé : une longue indisposition ; sur ses échanges avec le « bon M. de Lanux » ; et enfin sur un projet d'excursion au volcan :

« A mon retour de Madagascar, des raisons de santé m'ont obligé de débarquer à Bourbon. Messieurs les administrateurs se sont réunis pour m'inviter à rester ici. Jaloux de l'illustration de leur île, ils ont demandé au ministre, au nom de la colonie, qu'il approuvât que leur histoire naturelle, non moins intéressante que celle de l'île de France, ne fût pas traitée avec moins de distinction. Vous devez croire que je me suis rendu volontiers aux obligeantes sollicitations de ces Messieurs, à qui d'ailleurs, je n'avais rien à refuser, quand même leurs pressantes instances n'eussent pas été aussi conformes à mes

<sup>58</sup> Base-docu =>16 février 1771. Bellecombe et Crémont au ministre.

<sup>59</sup> Base docu=>18 janvier 1771 - Bellecombe et Crémont à Desroches et Poivre.

<sup>60</sup> Base docu=>8 février 1771- Poivre aux administrateurs de Bourbon.

<sup>61</sup> Lettre du 12 février dans Base-docu =>Janvier-février 1771 - Commerson à son beau-frère.

vues. Depuis ce moment, je me suis attaché à observer ce que cette île a de propre à elle seule, et ce qu'elle a de commun avec celle de France, pour pouvoir généraliser par rapport à ces deux colonies le grand corps d'histoire naturelle auquel j'ai travaillé pendant deux ans à l'île de France, et donner séparément un tableau de ce que chacune de ces deux îles peut avoir de particulier.

Mais en voilà beaucoup trop sur ce sujet. Parlons du bon M. de Lanux. J'ai bien des choses à vous dire de sa part, sensible, comme il le devait à l'honneur de la proposition de votre correspondance, il ne s'en est défendu que par un excès de modestie. Il prétend qu'il n'y mettrait pas assez du sien, et que ses forces affaiblies par son grand âge, ne lui permettent plus de faire de fréquentes observations. C'est avec une extrême complaisance qu'il s'est prêté à toutes mes demandes. Il a été un de mes meilleurs pourvoyeurs ; et durant mon indisposition qui a été assez longue, il m'a fait passer une quantité de végétaux distingués, dont j'ai fait mon profit. [...]

Je vais me remettre en chemin pour aller affronter un volcan d'aussi près qu'il me sera possible, je ferai cependant en sorte de n'être pas du nombre des naturalistes auxquels cette espèce de curiosité imprudente a coûté la vie.»<sup>62</sup>

Plus tard, dans une lettre au ministre, Commerson rendait compte de ses activités, il résumait ainsi son séjour à l'île Bourbon :

« Messieurs les administrateurs de cette île m'y ayant accueilli on ne peut plus gracieusement, m'invitèrent bientôt à leur tour, ainsi que M. le chevalier Desroches, gouverneur général, qui se trouvait pour lors sur les lieux, d'y demeurer quelques mois pendant lesquels je pus rétablir ma santé et l'employer ensuite à faire un aperçu du règne végétal de cette île qui, me dit-on, comme sœur aînée méritait aussi bien cet honneur que l'Isle de France. Ils écrivirent même une lettre au ministre, en date du 18 février 1771, pour lui motiver et lui faire agréer les raisons qu'ils avoient eues de me retenir, et M. Poivre m'écrivit de l'Isle de France pour m'autoriser de son chef à continuer à Bourbon le travail qu'on y sollicitait. Je ne sais jamais résister à de pareilles tentations, je me félicitais même de pouvoir faire une parallèle de ces deux îles, de pouvoir comprendre dans un ouvrage général ce qu'elles avaient de commun ensemble et faire un tableau séparé de ce que chacune d'elles pouvait renfermer de particulier. Me trouvant bientôt guéri, j'en parcourus dans une tournée générale tous les quartiers. J'en visitais toutes les principales montagnes, celles du volcan même dont j'ai fait l'histoire à part, après avoir employé dix-neuf jours à l'aller escalader jusqu'au sommet aux plus grands risques de la vie. Mais j'eus la satisfaction d'annoncer d'avance et de faire connaître aux habitants de Bourbon qu'entre autres richesses végétales que possédait leur territoire, ils foulaient aux pieds le *galanga*, l'*acorus*, la *squine*, la *gomme elemi*, le *pareira brava*, etc., toutes drogues officinales qu'on leur renvoie d'Europe, toujours pour le moins surannées, après les avoir exportées originairement de l'Inde, de la Chine et du Brésil. »<sup>63</sup>

\*

## Excursion au volcan de la Fournaise.

Les deux administrateurs de Bourbon, MM. Bellecombe et Crémont, avait mené une petite expédition au volcan de la Fournaise au moi d'octobre 1768, et Crémont en écrivit la relation qui fut publiée en 1770<sup>64</sup>. A la fin de ce récit, il envisageait de retourner dès l'année suivante au volcan, et il émettait le souhait suivant : « Il serait à désirer qu'un savant curieux se trouvât pour lors dans cette île et voulût entreprendre avec moi ce pénible voyage ». Il ne put satisfaire ce souhait en 1769, ni en 1770, mais la présence de Commerson fut une occasion unique d'y conduire un savant particulièrement compétent et curieux. Cette excursion eut lieu au mois de novembre 1771, et parmi les personnes qui y participèrent, outre Crémont et Commerson, on y remarquait le dessinateur Jossigny qui avait donc accepté de reprendre ses crayons<sup>65</sup>, et un tout jeune homme, Jean-Baptiste Lislet, qui sera connu plus tard sous le nom de Lislet-Geoffroy, le premier Noir métis, membre correspondant de l'Académie des Sciences. Il existe un manuscrit de Lislet qui traite de cette excursion, il a été publié à Maurice sous le

<sup>62</sup> Base docu => 18 avril 1771. Commerson à Lalande.

<sup>63</sup> Base docu => 17 octobre 1772. Commerson au ministre.

<sup>64</sup> Base docu=> Octobre 1768 – Excursion au Volcan de la Fournaise.

<sup>65</sup> Jossigny, parlant de lui-même, écrit : « Il a été le premier qui ait relevé et dessiné les vues du volcan de cette île duquel on n'était jamais tant approché qu'il l'a fait dans le voyage où il a accompagné M. de Crémont, intendant. » (Base docu=> Sans date n°34 : Dossier Sanguin de Jossigny, dessinateur de Philibert Commerson.)

titre *Sur le voyage de M. de Crémont au Volcan de Bourbon en 1772.*<sup>66</sup> Petite confusion de l'auteur : l'excursion eut lieu en 1771.

Les randonneurs se mirent en route le 12 novembre depuis la Rivière d'Abord. Il y avait là l'ordonnateur Crémont, Commerson et son dessinateur Jossigny, l'arpenteur Banks, le chevalier de Saint-Lubin, le jeune Lislet « attaché à M. de Commerson en qualité d'herboriste ». Un contingent d'esclaves assurait le portage. Ils gagnèrent la Rivière du Rempart où ils avaient rendez-vous avec cinq habitants des environs pour leur servir de guide. Le 15, la troupe au complet se mit en route ; l'excursion qui dura jusqu'au 21. C'est le 18 qu'ils atteignirent le bord du cratère :

« ils s'en approchèrent tous, et de dessus une petite éminence, ils virent le fond, à une trentaine de toises, apercevant des crevasses, par où sortait la fumée, produites par des laves en fusion ; du même endroit ils aperçurent dans l'autre cratère la lave bouillonnante s'élever jusqu'aux bords de la cheminée d'où sortaient les flammes. »

Il est heureux que nous ayons ce récit circonstancié et fort pittoresque de Lislet, qui complète avantageusement celui que Commerson raconte à son beau-frère dans une lettre qui a posé quelques problèmes au transcripteur :

« Je ne sais si avant de partir de Bourbon je vous ai rendu compte du voyage vraiment digne d'être célèbre que j'ai fait à ses volcans, et des risques de toutes espèces que j'ai courus. Avoir escaladé des montagnes de plus d'une demi-lieue de hauteur ... perpendiculaire sur le niveau de la mer, avoir franchi nombre de précipices affreux ..., escaladé des remparts qui sur 200 toises de profondeur en avaient à peine six de talus ..., avoir fait des lieues entières sur une lame perfide qui de moment à autre s'effondrait sous nos pieds ..., avoir bravé une grêle de pierres rougies, fondues ou calcinées qui signala notre arrivée et qui, si elle nous fit rétrograder pour le moment, ne nous empêcha pas de revenir le moment d'après ..., avoir été à l'escalade du volcan enflammé jusqu'à la hauteur de sa bute, en avoir essuyé une bouffée, une flamme velouté qui n'a fait que m'effleurer à la vérité, mais qui a atteint très vivement celui qui me suivait ..., n'être descendu de là que pour aller mesurer le contour et la profondeur d'un autre volcan à peine éteint mais fumant encore ..., avoir fait une halte de plus de deux heures d'entre les deux volcans à peine distants l'un de l'autre de 300 pas ..., y avoir dîné en plaisantant sur l'incertitude d'y rendre nos épaves ..., s'être promené dans des souterrains conducteurs de la lave ou la moindre moffette<sup>67</sup> sulfureuse pouvait nous suffoquer ..., avoir senti pendant tout le temps qu'ont duré les opérations les entrailles de la terre se bouleversant en tous sens sous nos pieds. Voilà une esquisse des épreuves par où nous avons passé. Ajoutez par manière des 4 s pour un 1 b, un déluge continuel de pluies qui nous ont poursuivis pendant 15 jours ou 20 qu'a duré notre voyage. La disette finale de provisions qui nous a surpris lorsque nous étions entourés de torrents grossis par les eaux qui les rendaient inguéables, et vous comprendrez aisément que c'est acheter assez cher le plaisir d'avoir satisfait sa curiosité. Si j'eusse été seul dans cette expédition, on pourrait croire que j'exagère les particularités, mais outre un détachement de créoles de Bourbon, nous étions cinq maîtres, et avions à notre suite 32 Noirs porteurs de vivres. Mais c'est leur nombre qui nous a affamés. »<sup>68</sup>

Ravi de son excursion, il promet à Lalande moult mémoires sur ses découvertes :

« Je ne connais rien dont je suis plus content que ce travail. La nature a donné à l'Europe que de faibles échantillons de ce qu'elle pouvait faire en ce genre ; c'est à Bourbon comme aux Moluques, aux Philippines, qu'elle a établi ses fourneaux et ses laboratoires pyrotechniques. J'ai des choses ineffables sur ce sujet, après que l'Académie en aura eu les prémices, le public peut s'attendre à un bon in-4° de mémoires plus curieux les uns que les autres. »<sup>69</sup>

Commerson a laissé une note intitulée « Description des plantes observées dans le voyage au volcan de Bourbon »<sup>70</sup> dans laquelle les lieux et dates sont clairement indiqués « trouvé dans la ravine de Barril en novembre 1771 - la ravine de la basse vallée le 8 novembre 1771 – Observé dans les bois inférieurs de la rivière du Rempart. » Par ailleurs, sur un des croquis réalisés lors de l'excursion, on lit : « M. de Jossigny resté au camp pour dessiner ». <sup>71</sup>

<sup>66</sup> Base docu=> Novembre 1771. Excursion au volcan du Piton de la Fournaise.

<sup>67</sup> moffette ou mossette (ambiguïté calligraphique) : émanations gazeuses rencontrées dans les mines.

<sup>68</sup> Base docu=>16 février 1772 - Commerson au curé Beau.

<sup>69</sup> Montessus p.161 : extrait non daté d'une lettre à Lalande.

<sup>70</sup> Museum d'Histoire Naturelle, Ms. 1904, dossier VIII a.

<sup>71</sup> Paragraphe d'après Mme Ly-Tio-Fane dans son ouvrage *Pierre Sonnerat* en page 64.



Ce fut l'occasion pour notre naturaliste d'une ample moisson, en particulier des kilos de blocs de lave dont on ne peut douter que les porteurs se seraient bien passés ; on ne compte pas moins de trois caisses de laves parmi les collections d'histoires naturelles envoyées en France après son décès. Poivre en envoya au duc de la Rochefoucauld, occasion de mettre en avant son ami :

« Je vais avoir l'honneur de vous prévenir que la collection des matières du volcan que je vous ai adressée fait partie de celle faite par M. de Commerson, très habile naturaliste qui vient de faire le voyage du volcan de Bourbon. Les explications que je vous adresse aujourd'hui sont également son ouvrage. Cet observateur très éclairé qui se propose de faire incessamment son retour en France doit présenter à l'Académie des Sciences les observations qu'il avait faites dans son voyage au volcan de Bourbon. Il a fait ici dans nos îles des collections immenses de botanique, il emporte avec lui des richesses considérables en histoire naturelle qu'il a recueilli pendant son voyage autour du monde avec M. de Bougainville et pendant un séjour de plus de trois années qu'il a fait dans nos îles. »<sup>72</sup>

\*

## Retour à l'Isle de France

Commerson nous apprend son retour à l'Isle de France dans une lettre du 16 février 1772 :

« Me voici de retour à l'Isle de France depuis le commencement de cette année. Je n'ai jamais fait de navigation plus ennuyeuse que celle qui m'y a ramené m'étant embarqué sur *le Dragon*, vaisseau du Roy. Nous avons eu pendant quinze jours des vents si contraires que nous avons été portés à près de 300 lieues à l'Est de Bourbon quoiqu'ordinairement ce ne soit qu'une traversée de cinquante lieues au plus. Ce qu'il y avait de fâcheux en cela, c'est que nous étions dans la saison des ouragans, terribles dans ces pays-ci surtout. »<sup>73</sup>

Une nouvelle fois Commerson est imprécis : « depuis le commencement de l'année ». Il nous faudra trouver les dates d'appareillage et d'arrivée du *Dragon* ; en attendant on peut confirmer l'époque par un lettre du Sieur Beauvais, un vétérinaire arrivé au Port-Louis pendant l'absence de Commerson qui écrit<sup>74</sup> : « « j'ai vu arriver ce dernier de cette grande île et de celle de Bourbon à la fin de 1771 ». Tout aussi vague, cette datation confirme celle de Commerson. On fixe donc son arrivée à l'Isle de France autour du 1<sup>er</sup> janvier 1772, et compte tenu des contrariétés subies par *le Dragon*, on retient la date du 12 décembre pour l'appareillage de Bourbon. Commerson parle d'une année de résidence à Bourbon ; si on fait le compte : arrivé vers le 6-7 janvier, reparti vers le 12 décembre, à trois semaines près le compte est bon.

La santé de Commerson ne cesse de se détériorer pendant l'année 1772, il doit garder la chambre la plupart du temps, aussi est-ce avec circonspection qu'il faut lire ce qu'écrit Beauvais dans la lettre déjà citée ci-dessus : « J'ai couru les bois et les montagnes de cette île pendant un an avec cet infatigable observateur ».

Laissons Commerson résumer l'année 1772 jusqu'au moment où avec tristesse il voyait Poivre et sa famille ainsi que l'abbé Rochon, s'embarquer pour regagner la France. Il écrivait le 17 octobre, le 20 *l'Indien* appareillait pour le cap de Bonne-Espérance :

« Je quittais l'île de Bourbon après y avoir demeuré une année qui suffit à peine à en épuiser ce qu'elle avait de végétaux à elle propres, et je repassai à l'Isle de France où, succombant à l'excès de mes travaux, je fis une maladie qui me tint alité près de trois mois. Je ne crus pas plutôt avoir atteint ma convalescence que je me disposai à me préparer à repasser en France avec M. Poivre, qui se trouvait aussi rappelé. Au milieu de ces préparatifs, une dysenterie vint m'enlever le peu de forces qui me restaient et m'a réduit à cette classe de l'humanité qui a un pied chez les vivants l'autre chez les morts. Je me suis donc trouvé réduit au malheur de ne pouvoir profiter de l'occasion favorable de m'embarquer, moi et toutes mes collections, sur *l'Indien*, vaisseau du Roi, où j'étais assuré de jouir de toutes les commodités que l'on peut avoir à la mer, et d'où j'aurais eu bientôt après l'honneur de vous faire présenter par M. Poivre tous les ouvrages entrepris et exécutés sous ses auspices »<sup>75</sup>

F I N

<sup>72</sup> Base docu=> 21 juillet 1772 et 25 juillet - Poivre au duc de La Rochefoucauld.

<sup>73</sup> Base docu=>16 février 1772 - Commerson au curé Beau

<sup>74</sup> *Lettre de Mr. Beauvais, artiste vétérinaire ... à Mr. Le Chevalier de Mautort ...* (B.N. Ms. N.A.F. 5071, ff. 92-106). Transcription reprise du livre de Madeleine Ly-Tio-Fane *Pierre Sonnerat*. Elle s'intéresse à la présence de ce vétérinaire à l'Isle de France, pp. 8-10, 64-65.

<sup>75</sup> Base docu => 17 octobre 1772. Commerson au ministre.

Post-scriptum

Beaucoup de choses n'ont pas été dites, on constatera d'ailleurs qu'un certain nombre de documents de la base documentaire n'ont pas été exploités. Nous n'avons fait que survoler les deux séjours de Commerson à l'Isle de France, sans même dire un mot des derniers mois de 1772, ni de l'année 1773, pas plus que de ce qu'il advint des collections d'histoire naturelle. On ne peut taire cependant que ce grand naturaliste s'éteignit à l'Isle de France le 13 mars 1773<sup>76</sup>. Ci-dessous les ouvrages indispensables, suivis de la liste des documents de la base documentaire, directement en relation avec la biographie de Commerson et que nous n'avons pas évoqués dans notre étude.

## **Bibliographie : nécessaire et suffisant**

### Trois références indispensables

- Eloge de M. Commerson par M. de La Lande de l'Académie Royale des Sciences.  
Auteur : La Lande/Lalande, Jérôme  
Extrait du *Journal de physique, d'histoire naturelle et des arts et métiers* publié par l'abbé Rozier. 1775.
- Philibert Commerson, naturaliste- voyageur. Etude biographique suivie d'un appendice  
Par Paul-Antoine Cap, Paris, Masson, 1861
- Martyrologie et biographie de Commerson, médecin botaniste et naturaliste du roi, ...  
par le docteur F. B. de Montessus. Typographie et lithographie de L. Marceau, Chalon sur Saône, 1889

On cite simplement Paul Crassous qui a publié dans la *Décade philosophique* deux lettres par lui reçues de Commerson, datée du 7 et 17 avril 1769. Mais ces deux lettres sont reproduites dans l'ouvrage de P. Cap (pp. 32, 108-111)

### Autres documents de qualité

- Philibert Commerson Le découvreur du Bougainvillier  
Auteurs : Jeannine Monnier, Anne Lavondes, Jean-Claude Jolinon, Pierre Elouard  
Editions : L'Association Saint-Guignefort-Chatillon-sur-Chalaronne 1993
- Catalogue des manuscrits de Philibert Commerson conservés à la Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle. Par Yves Laissus.  
Article de la Revue d'Histoire des Sciences, t.31, 1978, pp. 131-162
- Pierre-Sonnerat. Par Madeleine Ly-Tio-Fane : une bonne analyse de l'activité de Commerson à l'Isle de France, à Bourbon et à Madagascar, en pages 54 à 67.

Nous n'avons pas regardé et ne pouvons donc juger (incompétence oblige) de toutes les études qui ont été faites sur les objets d'histoire naturelle, et les manuscrits relatifs à celle-ci.<sup>77</sup>

## **Documents de la base documentaire que nous n'avons pas évoqués**

### **En particulier la lettre du 27 octobre 1772, lettre inédite, dernière lettre de Commerson.**

**Le 24 décembre 1766** - Notice sur les observations d'histoire naturelle rédigée par Commerson à l'occasion du voyage autour du monde de Bougainville.

**Le 25 février 1769** – Commerson au curé Beau. Projet de création d'une académie savante à l'Isle de France.

**Le 27 juin 1770** et 10 juillet: Procès-verbal de réception des épices, rapport de Provost, certificat de Commerson, hommage à Poivre.

---

<sup>76</sup> Base docu => 14 mars 1773 – Le sieur Bézac à l'intendant Maillart. Décès de M. Commerson.

<sup>77</sup> Pour ces références, se reporter à l'ouvrage de Mme Monnier.

**Le 8 juin 1772** - Commerson. Procès-verbal de réception des plants d'épicerie.

**Le 6 octobre 1772** – Maillart à Jossigny. Vous cesserez de travailler au coté de Commerson et irez à Bourbon prendre votre service, au plus tard en mai prochain.

**Le 16 octobre 1772** - Maillart au ministre. Commerson demande à rester un an de plus : dépense qu'il occasionne.

**Le 27 octobre 1772** – Lettre inédite de Philibert Commerson à Louis-Guillaume Le Monnier.

**Le 15 mars 1773** - Maillart au ministre. Mort de Commerson. « très débauché, très méchant »

**Le 22 janvier 1774** – le ministre à Maillart Dumesle. Le Monnier réclame les collections de Commerson.

**En 1774** – Le curé Beau, beau-frère de Commerson, au ministre Turgot : sur les collections de Commerson. Biographie de Commerson.

**En 1774** – Dr. Vachier et Le Monnier. Contestation à propos du dépôt au Jardin du Roi des collections de Philibert Commerson.

**Sans date n°32** - Éléments biographiques sur Philibert Commerson.

\* \* \*